

David Pugh, *Dialectic of Love: Platonism in Schiller's Aesthetics*, Montréal/Kingston, McGill/Queen's University Press, 1996, 432 p.

Daniel Dumouchel

Volume 25, numéro 2, automne 1998

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027492ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027492ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dumouchel, D. (1998). Compte rendu de [David Pugh, *Dialectic of Love: Platonism in Schiller's Aesthetics*, Montréal/Kingston, McGill/Queen's University Press, 1996, 432 p.] *Philosophiques*, 25(2), 283–285.  
<https://doi.org/10.7202/027492ar>

David Pugh, *Dialectic of Love: Platonism in Schiller's Aesthetics*, Montréal/Kingston, McGill/Queen's University Press, 1996, 432 p.

L'objectif de l'excellent ouvrage de David Pugh est de montrer que la structure et la dynamique spécifiques de la pensée esthétique de F. Schiller appartiennent davantage à la tradition du platonisme occidental qu'à l'*Aufklärung* politique du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme on le croit généralement. M. Pugh remet en question les approches unilatéralement psychologiques, anthropologiques ou sociologiques de l'esthétique de Schiller, pour souligner dans cette dernière le déploiement d'une « dialectique » de type logico-métaphysique, issue de la dialectique platonicienne de l'amour (*eros*), où entrent en rapport et en opposition une pensée de la *participation* (*methexis*) et de la *séparation* (*chorismos*) de l'intelligible et du sensible. La plupart des analogies politiques ou morales mises en œuvre par Schiller reposeraient ainsi sur cette structure platonicienne souterraine, que le travail de l'auteur se propose de mettre en évidence à la fois par l'analyse des textes schillériens eux-mêmes (des années quatre-vingt jusqu'aux traités des années quatre-vingt-dix) et par la comparaison de la logique et de la dynamique de ces textes avec les grands textes de la tradition platonicienne et néoplatonicienne.

Le résultat en est une lecture subtile, souple et érudite de l'évolution et des tendances contradictoires de la pensée esthétique de Schiller. L'approche de l'A. possède le grand avantage de mettre en œuvre des instruments pour embrasser d'un seul regard des éléments qui passaient souvent, parmi les interprètes du passé, pour des incohérences devant être soit passées sous silence, soit dénoncées en tant que telles. L'auteur parvient ainsi à réhabiliter les tendances « antinomiques » de la pensée schillérienne, de façon fort convaincante, sous la forme d'une cohérence « dialectique » entre les aspirations antagonistes — qui relèvent, comme le souligne à de nombreuses

reprises M. Pugh, de la tension platonicienne entre participation et séparation, qui est reformulée dans les termes d'une tension entre le beau et le sublime — que révèle la lecture des traités des années 1793-1795. L'exemple typique en est la lecture fine des *Briefe über die ästhetische Erziehung des Menschen* (*Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*) à laquelle procède l'auteur, en montrant comment le pôle « choristique » de ce texte, présent dans le traité en tant que tel, mais en arrière-plan, s'affirme dans le traité *Über das Erhabene* (*Sur le sublime*), qui est difficile à dater avec précision, mais qui, selon Pugh, devait en constituer le complément. L'analyse de *Ueber naive und sentimentalische Dichtung* (*Sur la poésie naïve et la poésie sentimentale*) est également d'un grand intérêt, et l'éclairage jeté par Pugh sur la notion de *naïveté* et sur le rôle de l'*idylle* dans ce contexte permet de replacer le traité de Schiller dans la tradition pastorale restaurée par la Renaissance.

L'ouvrage de M. Pugh permet de voir que les « conflits » théoriques des traités des années quatre-vingt-dix, qui étaient essentiellement d'ordre métaphysique, étaient déjà présents, sous d'autres formes, dans les textes des années quatre-vingt, et qu'ils ont été reformulés, entre autres sous l'influence de la philosophie de Kant, dans les termes platoniciens d'une dialectique de la fusion et de la séparation. Conséquemment, l'A. soutient une thèse fort intéressante sur les rapports entre Kant et Schiller, puisque son cadre d'analyse le conduit à relativiser l'importance souvent jugée déterminante du philosophe critique sur l'esthétique de Schiller. Ainsi, Kant n'aurait au fond fourni à Schiller que l'impulsion pour reformuler philosophiquement les contradictions qui étaient inhérentes à sa démarche esthétique et poétique dans la décennie quatre-vingt. Schiller, dans ce contexte, se serait approprié la philosophie kantienne et son esthétique (avec la coupure beau/sublime) en insistant sur les composantes « platoniciennes » du kantisme et en négligeant largement la dimension épistémologique qui caractérise le criticisme kantien. Cette interprétation est féconde, puisqu'elle permet de relancer la réflexion sur les « malentendus créateurs » qui caractérisent les rapports de Schiller à son illustre contemporain.

En règle générale, c'est toute la dimension du *sublime* chez Schiller que l'étude de Pugh permet d'aborder de manière nouvelle. On sait qu'il s'agissait là d'une difficulté majeure pour les interprètes de Schiller, qui ont généralement eu tendance à favoriser une lecture « néoclassique » de la « nostalgie de la Grèce » et de l'« harmonie de la forme ». L'étude de Pugh permet de montrer à quel point Schiller lui-même était conscient des difficultés et des limites de la compréhension « néoclassique » de la forme et de la beauté. Le *sublime* schillérien est réhabilité et présenté comme ce par quoi l'esthétique de Schiller est remise en mouvement (ce qui, au demeurant, a été largement le rôle historique du sublime au XVIII<sup>e</sup> siècle), et Pugh réussit à nous convaincre que l'origine de cette notion, dans la reprise schillérienne du moins, est plus platonicienne que judéo-chrétienne.

Enfin, l'approche de Pugh permet de remettre en question l'idée d'un Schiller « libéral » (au sens que nous donnerions maintenant à ce terme), pour faire valoir l'idée d'un Schiller plutôt conservateur, oscillant entre deux conceptions de la dimension politique de l'esthétique (disons, pour simplifier, les conceptions anthropologique et métaphysique) et hésitant devant l'ambivalence « idéologique », pourrait-on dire, de l'*apparence* (*Schein*) esthétique.

Le livre de M. Pugh constitue sans conteste un apport important et original à l'étude de Schiller et à celle de l'esthétique allemande classique en général. L'A. jette un éclairage nouveau sur la conception habituelle de Schiller et du néoclassicisme allemand, en plus de fournir des analyses stimulantes des principaux textes théoriques et poétiques de Schiller. L'érudition déployée est impressionnante et l'auteur s'est donné les moyens de montrer la pertinence de sa réinterprétation néoplatonicienne de Schiller, en mobilisant la tradition du platonisme au sens large (Platon, Plotin, Proclus,

Ficino, Pico, Bellori, Winckelmann). Il fait un usage pertinent des théoriciens du platonisme et de son rapport à l'esthétique (Cassirer, Panofsky, Lovejoy, Kristeller, Beierwaltes) et fait montre d'une connaissance irréprochable de la « littérature secondaire » sur Schiller et sur l'histoire de la réception de la pensée schillérienne. On notera, toutefois, l'absence presque complète de Shaftesbury, dont l'importance pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, et particulièrement pour l'esthétique allemande néoclassique et romantique, est bien connue et a souvent été documentée. Je m'étonne de ne pas voir figurer Shaftesbury parmi les « relais » essentiels du platonisme, aux côtés, par exemple, de Ficino.

Toute étude d'envergure qui souhaite corriger une trajectoire interprétative est presque inévitablement contrainte, pour ce faire, de pousser fortement le balancier de l'interprétation en sens inverse. Ainsi, on en vient parfois à se demander, pendant la lecture, si l'interprétation fortement platonicienne à laquelle procède M. Pugh ne risque pas d'occulter des influences plus immédiates sur la pensée de Schiller et s'il est légitime de ne concéder à la philosophie et à l'esthétique du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'une importance conjoncturelle dans l'élaboration des idées de Schiller. Certes, M. Pugh a raison de critiquer la manière dont la lecture de Schiller a été déterminée par l'intérêt qu'ont pris les récentes générations de chercheurs aux progrès politiques annoncés par l'*Aufklärung*; il faut tout de même souligner (comme le fait parfois lui-même l'A., d'ailleurs) que c'est en référence à la pensée des Lumières que Schiller élabore son œuvre, si forte que soit la structure platonicienne souterraine de sa pensée. Schiller élabore l'une des premières « critiques des Lumières », sans jamais rompre explicitement avec les idéaux des Lumières, et il jette les bases de ce que l'on pourrait appeler, d'une certaine manière, une « dialectique de l'*Aufklärung* ». Le platonisme est alors une *réponse* à un état de choses et il ne se développe pas en vase clos (comme Pugh le fait d'ailleurs lui-même remarquer à quelques reprises). Ces réserves à l'endroit de l'étude de M. Pugh ne sont toutefois que le pendant logique des qualités que j'ai déjà soulignées. Elles n'enlèvent rien à la valeur de la recherche, de l'argumentation et de l'érudition de ce travail, qui reste très stimulant.

Daniel Dumouchel

Département de philosophie  
Université de Montréal

---